

## La Méditerranée islamo-chrétienne aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, une zone de conflit ou un carrefour d'échanges interculturels ?

**Michel Balivet**

Le 1<sup>er</sup> mai 2002

Professeur d'histoire médiévale à l'Université de Provence

AIX-EN-PROVENCE

La Méditerranée est, actuellement, comme on le sait, à la fois une zone de conflits et d'échanges ; peut-on en dire la même chose au Moyen-Age et plus particulièrement aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, époque des plus importantes expéditions guerrières menées par l'Occident chrétien contre l'Orient musulman et byzantin ? Les réponses sont complexes mais il est certain que les relations inter-méditerranéennes ne se limitèrent pas au choc militaire des croisades comme on pourrait le penser. Il y eut aussi et à égalité avec les conflits, de fructueux échanges intellectuels, des relations commerciales et parfois une véritable osmose sociale.

Le mot de "croisade" est un terme galvaudé dans lequel on voit souvent exclusivement un choc de l'Occident contre l'Orient, donc des chrétiens contre les musulmans. Cette vision est très réductrice. Ni les Occidentaux, ni les Orientaux ne sont des groupes monolithiques et unis quant aux croyances. La situation de la Méditerranée médiévale est beaucoup plus subtile.

Les Occidentaux sont certes largement chrétiens, mais ils se divisent en Catholiques latins, fidèles au Pape et qui avancent l'universalité de leur dogme romain, et Orthodoxes grecs qui proclament que la juste doctrine est celle de Byzance et refusent l'obédience pontificale, depuis le « Schisme gréco-latin » au temps du patriarche Michel Cérulaire, en 1054. Leurs relations sont rien moins que fraternelles. Par ailleurs, l'Occident (*Maghreb* en arabe), c'est aussi l'Espagne et la Sicile notamment, où résident massivement d'importants groupes musulmans.

Le monde musulman n'est pas plus uni que le monde chrétien : on y relève plusieurs obédiences politico-religieuses ; sunnites, chiites, ismaéliens, fatimides et seldjoukides se combattent farouchement. Politiquement, le monde musulman est divisé en trois califats, Cordoue, Le Caire et Bagdad, dans lesquels vivent des minorités chrétiennes, mozarabes, arméniennes, syriaques, coptes souvent mal cernées par l'Occident latin. En outre, un nouveau peuple apparaît au XI<sup>e</sup> siècle au Proche-Orient, les Turcs Seldjoukides, venus d'Asie Centrale et récemment convertis à l'Islam sunnite, qui conservent leurs mœurs ancestrales, accordant une grande place à la valeur guerrière mise au service de la guerre sainte (*djihad*). C'est leur victoire sur les Byzantins à Manzikert en 1071, qui rompt le fragile équilibre politique de la région, multipliant, entre autres, pour les pèlerins chrétiens, les difficultés d'accès aux Lieux saints de Palestine. La progression inexorable des Turcs en Anatolie et leurs victoires répétées sur les Byzantins auraient conduit l'empereur Alexis Ier Comnène à adresser, vers 1088-89, une lettre au Pape réclamant à l'Occident des mercenaires.

La réponse fut d'une tout autre nature qui ne laissa pas d'étonner les témoins contemporains : c'est la Première Croisade, véritable *Volkerwanderung*, migration de peuples, avec, outre les armées officielles, son cortège d'exaltés, de fanatiques et de pauvres gens. Longeant le Danube, traversant les Balkans, s'inquiétant en vue de chaque ville d'importance de savoir si on arrivait enfin à Jérusalem, les pèlerins pillent et massacrent, notamment les communautés juives d'Europe centrale. Désireux de se débarrasser rapidement de ces encombrants alliés, l'empereur byzantin leur fait traverser le Bosphore, les livrant aux Turcs qui exterminent les premiers contingents populaires mal armés avant d'être eux-mêmes vaincus par la croisade mieux organisée des Barons qui aboutira à la prise d'Antioche en 1098 puis à la réalisation du but de leur marche, Jérusalem, conquise le 15 juillet 1099, après un long siège et dans des conditions particulièrement sanglantes ainsi que le rapporte un témoin normand de l'occupation de la ville sainte :

« Le vendredi (15 juillet), de grand matin, nous donnâmes un assaut général à la ville sans pouvoir lui nuire ; et nous étions dans la stupéfaction et dans une grande crainte. Puis, à

*l'approche de l'heure à laquelle Notre Seigneur Jésus-Christ consentit à souffrir pour nous le supplice de la croix, l'un de nos chevaliers, du nom de Liétaud, escalada le mur de la ville. Bientôt, dès qu'il fut monté, tous les défenseurs de la ville s'enfuirent des murs à travers la cité, et les nôtres les suivirent et les pourchassèrent en les tuant et les sabrant jusqu'au temple de Salomon, où il y eut un tel carnage que les nôtres marchaient dans le sang jusqu'aux chevilles ».*

Godefroy de Bouillon, refusant le titre de roi par humilité, sera proclamé "Avoué du Saint-Sépulcre" en attendant que son frère et successeur Baudouin de Boulogne devienne le premier roi en titre de Jérusalem, en 1100. Trois autres principautés devaient voir le jour, la principauté d'Antioche dévolue aux Normands d'Italie, le comté d'Edesse aux Flamando-Lorrains et le comté de Tripoli aux Provençaux. Ainsi étaient constitués les Etats latins d'Orient, et la présence franque au cœur de la région syro-palestinienne, devait, avec bien des aléas, perdurer jusqu'à la chute de Saint-Jean d'Acre en 1291.

Ce qui frappa beaucoup le monde musulman, ce fut la violence aveugle des croisés, tuant sans distinction ni code de la guerre ! Mais, plus grave encore, s'installant dans les nids d'aigles du désert du Negueb, les nouveaux-venus contrôlaient les voies commerciales d'Égypte vers la Syrie et perturbaient les routes du pèlerinage vers La Mecque. C'est sans doute ce qui finit par provoquer la réaction offensive des musulmans qui harcelèrent de plus en plus efficacement les positions des Francs. En 1144, la chute du comté d'Edesse entraînait le déclenchement de la deuxième croisade ; en 1187, la reprise de Jérusalem par Saladin, conduisait Richard Cœur-de-Lion, Philippe Auguste et Frédéric Barberousse à monter une opération concertée qui enraya un temps la pression des musulmans. Mais divisions intestines des Francs et échecs militaires successifs des expéditions occidentales ne permettront que le maintien de petites enclaves chrétiennes sur le littoral syro-palestinien, jusqu'en 1291.

Au XII<sup>e</sup> siècle, l'idée de croisade a un poids idéologique très mobilisateur ; mais dès les débuts du XIII<sup>e</sup>, on peut dire que beaucoup n'y croient plus. Il est probable que le détournement de la Quatrième Croisade vers Constantinople et le sac de la grande métropole chrétienne est, au moins en partie, responsable de cette désaffection. Les deux expéditions de Louis IX, en 1248 et 1270, sont comme des anachronismes ; en témoigne Rutebeuf dans sa "*Disputation du Croisé et du Décroisé*" en 1270, où le poète fustige ceux qui partent outre-mer poussés par une soif d'entreprise déraisonnable: « *Il vaut mieux rester chez soi que d'aller disputer à autrui des biens qui ne donneront que de l'inquiétude* », fait dire Rutebeuf aux adversaires de la croisade.

De plus, réduire l'histoire de la Méditerranée au XII<sup>e</sup> siècle à un exclusif "choc de civilisations" laisserait de côté un aspect relationnel essentiel de l'histoire de la Méditerranée médiévale. Le facteur-échange est en effet un phénomène majeur des sociétés musulmanes, chrétiennes et juives du Moyen-Age.

Des Occidentaux se sont installés rapidement au Proche-Orient et y ont même fait souche. Dès les lendemains de la Première Croisade, le chapelain du contingent français, Foucher de Chartres, auteur des "*Gesta Dei per Francos*" appelle ses compatriotes d'Europe à rejoindre la Terre Sainte en un véritable mouvement de colonisation. Ces colons se métisseront largement ; ils se marieront sur place, apprendront les langues et assimileront les cultures locales. Issus de cette première vague, les Francs de la génération suivante, nés sur place de parents franco-syriens, seront appelés "Poulains". On sait par ailleurs que les Templiers avaient à l'occasion de bonnes relations avec tel ou tel groupe musulman, et un ambassadeur de Damas à Jérusalem, n'hésite pas à les considérer comme ses amis. Frédéric II de Hohenstaufen, prince philosophe, épris de culture arabo-musulmane, en froid avec la Papauté, négociera avec les descendants de Saladin la restitution des Lieux saints en 1229 et sera couronné roi de Jérusalem sans combattre ! En outre, les échanges islamo-latins ne se réduisent pas à l'Orient ; de nombreux et denses contacts se tissent, en Calabre, en Sicile, à Palerme, et bien sûr en Espagne musulmane (*al-Andalus*), à Cordoue, et dans les cours chrétiennes de la "Reconquista", à Tolède ou ailleurs.

Peut-on dire que l'Occident latin s'est mis, au Moyen-Age, à l'école du monde musulman ? Oui, si l'on en croit Roger Bacon au XII<sup>e</sup> : « *Des savants arabes, nous avons hérité toute la philosophie et tout le savoir scientifique que nous latins n'avons pas* ». Un siècle plus tôt, Adélarde de Bath ou Daniel de Morley opposent l'enseignement de leurs maîtres arabes guidés par la raison (*ratio*), à l'obscurantisme des cours dispensés dans les écoles latines dont le seul souci est d'affirmer sans discussion l'autorité (*auctoritas*) des auteurs antiques. Nul doute par

ailleurs que la philosophie de Thomas d'Aquin ait fait de larges emprunts aux Grecs et aux Arabes, ainsi que le maître dominicain le déclare lui-même. On sait que les Seldjoukides ont créé, dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle des « *madrassa-s* », établissements d'enseignement juridique, théologique etc. Ces écoles se sont multipliées en Syrie et ailleurs au temps des croisades. Les universités d'Occident qui fleurissent à la fin du XII<sup>e</sup> et surtout au XIII<sup>e</sup> siècle et au-delà, auraient-elles quelque dette envers la *madrassa* musulmane qui leur est chronologiquement antérieure ? Il est indéniable que l'islam classique est à l'opposé d'une culture obscurantiste ; de nombreux *hadiths* (paroles du Prophète), de même que certains passages du Coran encouragent la quête scientifique et le cosmopolitisme savant : « *Va rechercher la science, fût-elle en Chine* », « *L'encre du savant est préférable au sang du martyr* », etc. Le monde musulman sans oublier ses composantes juive, syriaque, copte ou mozarabe, est une source intellectuelle et scientifique où puise sans cesse l'Occident latin des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles.

On connaît les importateurs de la pensée arabe : Gerbert d'Aurillac, Constantin l'Africain, Platon de Tivoli, Adélarde de Bath, Gérard de Crémone, Michael Scot, Jean de Séville, Pierre Alphonse, Raymond de Marseille, Hermann le Dalmate traduisent en latin les auteurs arabes ou les auteurs grecs déjà traduits par les Syriaques en arabe et transmis à l'Occident par l'Italie et par l'Espagne. Mais comment la transmission s'est-elle faite ? Les traducteurs fonctionnaient souvent en équipe, et le chemin d'une langue à l'autre n'était pas linéaire ! Ce pouvait être un juif d'Espagne connaissant l'arabe dictant en castillan, catalan ou provençal à un clerc parlant l'une de ces langues vernaculaires et retranscrivant le tout en latin.

L'aristotélisme d'Avicenne et d'Averroès fut, par exemple, exposé dans un traité appelé "*Lettres Siciliennes*" et adressé par le philosophe Ibn Sabin à Frédéric II de Hohenstaufen ; Al-Idrisi nous a légué son "*Livre de Roger*", ouvrage de géographie écrit pour Roger deuxième du nom et roi normand de Sicile (1105-1154).

La littérature orientale donne de véritables "best-sellers" à l'Occident médiéval, comme le "*Livre de l'Échelle de Mahomet*", ou l'avatar persan du roman d'Alexandre le Grand, l'*Iskandarnama*.

Mais c'est dans le domaine des sciences que l'apport arabo-musulman fut particulièrement flagrant, et d'abord en mathématique et géométrie. C'est par des traductions arabes que nous sont parvenus les travaux d'Euclide. La science arabe a laissé elle-même de fortes traces dans la terminologie : du nom d'Al-Khwarizmi, grand mathématicien du IX<sup>e</sup> siècle dérive l'appellation du système de numération décimale, l'"algorithme" et le mot arabe *jabr* ("réduction") nous a laissé l'"algèbre".

Aucune science ni aucune technique n'ont été négligées par les savants orientaux, que ce soit la chimie (l'*al-kohol*, poudre d'antimoine puis alcool etc.), la minéralogie (cristal de roche, lapis-lazuli etc.), la technologie (le moulin-à-vent, l'horloge mécanique), la géographie, et enfin la médecine répandue par Constantin l'Africain et l'École de Salerne qui a popularisé le "Canon d'Avicenne" enseigné dans les universités de Bologne, Paris, Montpellier, Padoue, parfois jusqu'à l'époque moderne.

Tout cela ne se faisait pas sans quelque jalousie de l'Occident, témoin l'illustre savant Al-Biruni (973-1050), devenu peut-être maître Aliboron !

Les produits introduits d'Orient ou via l'Orient sont innombrables comme, pêle-mêle, le papier, le chanvre, le lin, le coton, le sorbet, le biscuit, le sucre de canne, la gomme arabique, le safran, la cannelle, le gingembre, la myrrhe, l'encens, la poudre (*barud*, cf. le baroud d'honneur), l'échalote d'Ascalon, la gaze de Gaza, la mousseline de Mossoul, le baldaquin de Bagdad, le cuir de Cordoue, le damasquinage de Damas, etc.

Bien sûr, le vocabulaire n'a pas échappé à l'influence orientale : il y a environ quatre mille mots d'origine arabe en espagnol et à peu près quatre cents en français : épinard, alambic, gazelle, chiffre, zéro, tambour, gabelle, nuque, sirop, sans oublier le paradis, les aubergines et les échecs persans ni la cravache, le laquais et le carquois turcs...

Il serait injuste, pour terminer, de ne pas reconnaître aussi un certain apport de l'Occident au monde musulman, en matière maritime (les spécialistes discutent de l'origine de la "voile latine"), architecturale (les tours franques et les systèmes de défense des forteresses sont très au point en Occident avant les croisades), dans l'armement (un auteur musulman parle des "fameuses épées franques") ou dans le vêtement (les habits "en drap de Venise"). Mais le

processus des échanges reste très largement un flux venant de l'Orient musulman vers l'Occident latin, quitte à ce que les Occidentaux s'approprient sans vergogne ce qu'ils ont reçu d'Orient, ainsi qu'en témoigne un homme de loi (*Cadi*) de la fin du XI<sup>e</sup> siècle qui légifère contre le "piratage intellectuel" et pour la défense des droits d'auteur en interdisant «...*la vente de livres de science aux juifs et aux chrétiens qui traduisent ces ouvrages et les attribuent à leur propre peuple et à leurs évêques, alors qu'ils ont été rédigés par des musulmans* ».